

## Mesure de Cioran

Jacques Brault

Volume 29, numéro 2 (170), avril 1987

Écrire & penser

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60449ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brault, J. (1987). Mesure de Cioran. *Liberté*, 29(2), 22–33.

JACQUES BRAULT

## Mesure de Cioran

Soudain, c'est à Queneau que je pense, celui de *l'Instant fatal*, dont est sans défaut l'érudition sur l'ennui d'être, et d'être humain par surcroît:

*si la vie s'en va c'est qu'aucune est proche  
alors on s'en va tout philosophant  
tout ça c'est véloce aussi bien qu'atroce  
malgré ça tout ça s'en va continuant*

Cioran<sup>1</sup> tombe évidemment d'accord avec le poète de la désespérance ironique. Il ne s'agit pas pour lui de se montrer complaisant à une suprême dérision, mais de congédier la réflexion flasque qui sous couvert de chercher une issue enferrme dans le banal en ravaudant les déchirures qui nous ahurissent. Quoi? nous sommes nus jusqu'à l'os, entièrement exposés à l'inévitable? Oui, ne nous en déplaie. Les commentateurs de Cioran, y compris ses contempteurs, abondent en jugements de même poil: «négateur universel, sombre et suicidaire», «un nihilisme destructeur», «un pessimisme fondamental», «maître ès décadences», etc. Lui-même, un sourire en coin, ajoute: «vous savez mon faible pour l'horrible». Ce moraliste insortable ne serait-il qu'un rhéteur lugubre, une espèce d'Alain vinaigré? Certains l'affirment et s'en gaussent. Pour l'intellectuel fatigué, d'autant plus fatigué que parmi nos décombres idéologiques il doit sans cesse établir sa nécessité, paraître plus audacieux, plus original que sa dernière originalité, Cioran n'a guère de tendresse. A quoi bon ces «amas de concepts fracturés»? Car il reste persuadé, à

son grand déplaisir, de l'insignifiance accomplie de toute chose. L'humain n'existe que coincé entre l'être qui lui est accordé (ce qui est trop) et le néant qui lui est promis (ce qui compte pour trop peu). Voilà l'horrible et qui rend Cioran non pas mécontent mais furieux. Le temps d'une vie, dans sa finitude, demeure de bout en bout posthume. Il n'y a rien, décidément, et s'il y avait quelque chose ou quelqu'un, «ce serait une tragédie stupide».

Comment avoir du goût pour cette horreur? C'est ici qu'intervient, comme chez tout penseur *détaché* de soi, risqué hors de son assurance négatrice, de sa connaissance désillusionnée, le refus d'un arrangement, d'une négociation avec le *malgré tout*. D'où la douleur lucide: «ce n'est que dans la souffrance que nous avons conscience de vivre.» Cioran ne s'installe pas dans l'amertume; il constate que ce que nous tenons pour vérité, c'est du vent. On sait des carrières de sceptiques patentés qui se sont bâties là-dessus. Peu importe. Notre philosophe à son corps défendant traverse les ruines, apparences ou pas, il rumine ses idées humorales, vaines ou pas, et continue sans jamais se retourner. Il ne pratique pas le désenchantement actif du désespéré de profession, il se bat en étranger amoureux avec une langue apprise sur le tard (à trente ans...) et qui lui inflige les mêmes brûlures que notre monde frigorifié.

Voici donc un homme dissocié, écrivain affronté à la philosophie, philosophe obligé à l'écriture. On ne s'étonnera pas de ses violentes suspicions à l'égard de ce qui nous semble appeler quelque concordance. Mais à ses yeux, écrire et penser s'opposent, se combattent, se détruisent même. Pareille conviction s'enracine dans une double réprobation: littérature et philosophie se trouvent à l'heure actuelle chacune dans son auto-négation.

Avec la philosophie, Cioran n'y va pas de main morte: «elle nous gonfle d'orgueil, elle nous rend mégalomane.» A défaut de méditer, elle jargonne, elle s'octroie des dimensions obscènes à propos de

tout. Pourquoi vitupérer ainsi? Réponse d'un passionné déçu: «Je me suis détourné de la philosophie au moment où il me devint impossible de découvrir chez Kant aucune faiblesse humaine, aucun accent véritable de tristesse; chez Kant et chez tous les philosophes. En regard de la musique, de la mystique et de la poésie, l'activité philosophique relève d'une sève diminuée et d'une profondeur suspecte, qui n'ont de prestige que pour les timides et les tièdes.» Voilà qui consonne, en moins élégant et en plus vigoureux, avec les propos de Valéry sur les «abus de langage» attribuables aux philosophes. L'affaire n'irait pas plus loin si Cioran n'examinait pas son acte de rejet. Car un Kierkegaard, un Nietzsche, quelques autres aussi, ne se sont pas vendus à l'Idée, ils ont mis l'expérience de l'insoluble au-dessus de la réflexion sur lui. Qu'est-ce à dire? Edifier «ce petit univers invraisemblable qu'est une doctrine philosophique bien articulée», cette occupation de nos modernes écolâtres ne dérange rien ni personne. Là où les choses se gâtent, c'est quand on prétend enseigner quelque science de l'esprit et, encore plus, quand on annonce l'accès à une supposée sagesse. Cioran, toutefois, se traite comme partie prenante de ce qu'il maltraite. «La haine de la philosophie est toujours suspecte», avouet-il; et il ne s'arrête pas en si bon chemin: «Prestige de la rigueur, de la pensée *sans charme!* Si les poètes y sont tellement sensibles, c'est par une sorte de honte de vivre sans vergogne en parasites de l'Improbable.»

La littérature n'est pas en reste; elle aussi se trahit. Cioran s'empresse d'abord de régler son compte à un véritable cancer de l'écriture moderne, ce fléau «qu'est toute prose trop ostensiblement poétique» et dont il attribue la paternité à Rousseau. Chez celui-ci les côtés douteux ne manquent pas, qu'on retrouve amplifiés chez Chateaubriand et poussés à bout chez Barrès. Par ailleurs, nombre de «praticiens textuels» donnent tête baissée dans une géométrie ronronnante ou balbutiante. Mais encore ici, les charges de Cioran sont l'indice d'une critique approfondie. Tout comme

lui est insupportable le sophiste, l'alexandriniste lui paraît dévoyer la littérature. Le romancier sans matière et le poète idolâtre du langage raffinent tellement qu'ils finissent dans une lassitude où l'esprit et le verbe, exaspérés, s'avalent et s'évaporent. «Le véritable écrivain écrit sur les êtres, les choses et les événements, il n'écrit pas sur l'écrire, il se sert des mots mais ne s'attache pas aux mots, n'en fait pas l'objet de ses ruminations. Il sera tout, sauf un anatomiste du Verbe. La dissection du langage est la marotte de ceux qui n'ayant rien à dire se confinent dans le dire.» Finalement, la figure de Valéry devient exemplaire d'un radical détournement de sens. Cioran, dans un texte vengeur mais d'une minutieuse attention à l'œuvre, dégage l'essentiel (comme naguère Paulhan): Valéry, plaçant la poétique au-dessus de la poésie (un vague accidentel...), consacre le meilleur de son temps à se commenter, à s'explicitier; il se fait son propre glossateur et justifie à l'avance la masse de textes qui s'écrivent encore et qui prononcent la vacance sinon le congédiement de toute altérité au langage, de toute résistance de ce que l'on nomme le réel sans trop savoir ce que c'est et que pourtant l'on éprouve, par sensation, chaque jour, chaque nuit, dans une monotonie énermée, dans un ravissement inespéré. L'écrivain selon Cioran devrait écrire à même son ignorance, ses coups de sang, ses préjugés intenable, ses naïvetés qui le rendent inaptes à *servir* efficacement.

Il est piquant de se demander si notre moraliste pourfendeur ne se range pas du côté des réactionnaires. Il connaît fort bien la chanson. Il n'ignore pas non plus la querelle sempiternelle des anciens et des modernes. Là n'est pas l'enjeu de la partie. S'il paraît mesuré, dénonçant les excès de la prétention philosophique et de la surconscience littéraire, c'est qu'il a dissipé la savante confusion en laquelle on se conforte pour se faire accroire que critique et création, c'est du pareil au même, que l'écriture peut, de son seul mouvement, instaurer sa théorie et qu'inverse-

ment le processus de pensée peut du même coup engendrer sa juste forme expressive. Bref, écrire et penser irait de soi. Cioran ne gobe pas cet à-peu-près sans s'étouffer. Dans un premier temps, il a recraché le brouet indigeste. Puis il a dénoncé l'incroyable amalgame où triomphe notre «débilité omnisciente». Mais je systématise là où Cioran note, remarque, en des aphorismes lapidaires ou des séquences qui de loin en loin se font écho. S'il s'adonne volontiers au sarcasme, Cioran ne se donne guère la peine de polémiquer. Malgré son désabusement, il cherche à comprendre, à sonder ce qui se révèle sans fond.

La question de l'écrire et du penser reste double ou partagée en deux instances. Nulle stratégie théorique ne se dispense sans inconvénient de vérifier l'antagonisme qui oppose deux entités pratiques et notionnelles. En termes moins obscurs, il suffira de marquer que Cioran ne s'intéresse ni à la littérature ni à la philosophie comme telles. Ce qui le requiert, c'est de mesurer l'écriture à la pensée (et inversement), de les choquer l'une contre l'autre.

A une époque épigonale correspond un engouement pour la glose et une dissémination de la méthode exégétique. C'est de cela que d'abord Cioran s'avise. D'où son impatience à l'égard des littérateurs qui encombrant la scène de l'écriture et son rejet d'une philosophie qui clôtüre partout en se réclamant d'une errance illimitée. Cuistrerie et préciosité s'entendent, toute différence abolie, pour décréter (à leur profit seulement) une ère nouvelle, curieusement anhistorique, façon hypocrite de nous ramener la totalité hégélienne. J'interprète librement (et peut-être abusivement) une critique qui se déploie en direction d'un «art de penser purement verbal» et d'une esthétique de l'intellect exacerbé.

Cioran pose des jalons: l'esprit est professeur — nous sommes nés pour exister, non pour connaître — nos vérités se distinguent à peine de nos fonctions — l'écriture de l'écriture finit par enfermer dans le même — les œuvres de langage se réalisent en dépit du lan-

gage. On pourrait allonger la liste de ces assertions hors contexte. En vain, puisqu'une récurrence s'impose: et dans l'écriture et dans la pensée, c'est la matière brute et brutale qui est fuie. Pour ne pas couler dans le vertige, pour se protéger du mutisme lourd, écrasant, de la matière, on écrit, on pense en un seul système clos, gommant les incompatibilités, érigeant de formidables barrages entre, en amont, un réel invivable et, en aval, des modes d'écrire et de penser désormais tenus pour archaïques. Là-dessus, Cioran ne proteste pas; il passe outre, renverse les barrières et, nouveau paysan du Danube, s'affirme résolument daté, dépassé.

«Maintes fois j'ai rêvé d'un monstre mélancolique et érudit, versé dans tous les idiomes, intime de tous les vers et de toutes les âmes, et qui errât de par le monde pour s'y repaître de poisons, de ferveurs, d'extases, à travers les Perses, les Chinois, les Indes défuntes, et les Europes mourantes, — maintes fois j'ai rêvé d'un ami des poètes et qui les eût connus tous par désespoir de n'être pas des leurs.» À l'encontre du coup de force derridien, soutenu par un impressionnant arsenal lexical, Cioran ne se résout pas, pas encore, au jeu unique d'écrire et de penser. La création, noématique ou poématique, persiste pour lui dans une pluralité qui vient d'une concomitance difficile à vivre entre l'écriture et la pensée<sup>2</sup>. Il éprouve trop vivement ce qu'il y a de naïf, d'irreprésentable, dans la poésie, laquelle bien entendu n'a rien à voir avec un genre littéraire. Quant à la pensée non tributaire d'une philosophie déclarée, elle adhère si étroitement au corps, elle s'y empêtre si spontanément, que seule une violence abstraite peut prétendre l'en décoller. Comment, dans les deux cas, se libérer du discours? La question se complique du fait qu'il n'existe pas un code, mais cent et mille. Comment déchiffrer les semblables que confondent nos approximations et nos décevantes analogies? Peut-être seule la connaissance artisanale (corporelle, justement) de l'intimité des mots, la perception complice de l'aura

invisible autour d'eux, préviennent le délire interprétatif en nous avertissant à coup sûr du pouvoir et de la portée de chaque propos? Pour cela, il faudrait être investi, par mégarde, du nombreux et du complexe et, rareté entre toutes, savoir également, et au même moment, entendre et exprimer. Est-ce réalisable? Oui, en partie... Quand on pâtit de «cette agonie souterraine dont émane la poésie», où se forme donc le concept? Et le concept de poésie? Et le concept du concept? Pourtant, à n'en pas douter, l'expérience l'impose, il y a une poésie du concept, il y a l'exception fulgurante au sein de la pensée la plus monochrome. L'interrogation de Derrida, Cioran la ferait sienne: «Ne peut-on affirmer l'irréférence au centre au lieu de pleurer l'absence du centre?» Mais notre homme, pratiquant la mesure dans la démesure, a déjà répondu: «On ne fait pas des poèmes avec de la poésie.»

Nous voici parvenus au rien. Tôt ou tard nous devons en passer par là — qui n'a pas de lieu. Je regarde Cioran prendre sa propre mesure. Ecrivain *ou* penseur, cela ne l'oblige aucunement à choisir; écrivain *et* penseur, cela lui est de la dernière futilité. Ce qui l'atteint: «Une œuvre surgit d'un appétit d'auto-destruction et s'édifie au préjudice d'une vie.» Voilà qui signe l'opération (pensée, écrivante, quoi encore?). Toute création reste crédule et abusée. Oui, c'est par faiblesse de pensée qu'on écrit, c'est par faiblesse d'écriture qu'on pense. La réversibilité elle-même n'opère que par cette faiblesse, distraction de notre mort, gratification du temps qui met du temps à nous achever à coups de butoir quotidien. Que les ratiocineurs de temporalités s'effilochent l'esprit et réduisent le dictionnaire en lambeaux, si ça leur chante, pour l'instant j'avance dans le vide, me tuant toujours trop tard, en proie aux troubles, aux hontes, aux effrois dont nulle thérapeutique à système ou à déconstruction ne me dépossèdera, car c'est mon patrimoine d'impressions et d'expressions, avers et revers d'une pensée acide qui gruge le papier où



j'écris. Cioran, ainsi, traverse son néant, avec tout le sens du ridicule qui afflige un pauvre bougre à demi végétalisé par sa «délectation dans l'hébétude». La morale ontologique de Cioran finit par accepter l'indémonstrable, l'idée qu'un presque quelque chose existe. Et notre clochard philosophique maugrée: «Le Rien était sans doute plus commode.»

*Ecrire et penser* ne fond pas le poids comme doublets d'une perplexité. Une science de l'esprit tèteuse de vocables grotesques a cru trancher un débat qui laisserait pantois les angéologues du Moyen Age. A la fin des fins, la santé d'un Cioran miné de non-être éclate en un hymne revigorant: «Quelle démonstration, quelle preuve pourraient cependant prévaloir contre la persuasion intime, passionnée, qu'une partie de nous échappe à la durée (...) Et ce saisissement, ne l'eussions-nous éprouvé qu'une seule fois, qu'il suffirait à nous raccommoder avec nos hontes et nos misères (...) C'est comme si *tout* le temps était venu nous visiter, une dernière fois, avant de disparaître.» C'est un peu cela, écrire-penser. Par une futilité consentie, dont le caractère désuet, imbécile, est indéniable — et imperturbable.

Il reste que Cioran ne se reconforte pas à bon compte. Ses outrances cernent une mesure toujours précaire. Il n'est pas indifférent que son humour ne se démente pas au fil des pages écrites dans un style prêt à éclater, toujours contenu. Lui qui sait «distinguer entre les nuances du pire», écrivain d'idée qui n'interrompt ni ne compromet le lyrisme de la pensée par une écriture en retrait de l'écriture, par ce qu'on appelle une distance critique, il s'enfouit dans ses textes comme une taupe, aveugle à toutes les sollicitations de l'extrémisme. Voilà ce qui échappe à ses détracteurs et même à ses laudateurs. Cioran ne vise pas la conservation et pas davantage la révolution (gagnante, elle conserve). Il sape ses propres positions. Il moque ses croyances. «L'absolu? Une question de régime.» Et surtout, il emprunte la voie royale et souterraine de l'ironie la plus amère: «Ce petit bon-

homme aveugle, âgé de quelques jours, qui tourne la tête de tous côtés en cherchant on ne sait quoi, ce crâne nu, cette calvitie originelle, ce singe infime qui a séjourné des mois dans une latrine et qui bientôt, oubliant ses origines, crachera sur les galaxies...» Ou encore, sur un autre registre: «Jamais esprit hésitant, atteint d'hamlétisme, ne fut pernicieux». Et pour cause: «Ce que votre livre sera, je ne le pressens que trop. Vous vivez en province: insuffisamment corrompu, avec des inquiétudes pures, vous ignorez combien tout *sentiment* date. Le drame intérieur touche à sa fin. Comment se hasarder encore à une œuvre en partant de *l'âme*, d'un infini préhistorique?»

La pensée nette et le style droit forment chez Cioran une prose de l'acceptation. Qui l'eût pressenti? Ce n'est pas que le moraliste blessé se résigne. Mais le dégoût de notre condition et l'équivoque de nos vérités lui inspirent ce qu'on ne rencontre que chez très peu de penseurs: la compassion pour la maladie humaine. Nous sommes des bêtes, et nous le savons, et nous souffrons de le savoir. De là nos constructions branlantes et nos entreprises fumeuses. Cioran mesure l'ampleur de notre dérégulation et se refuse par probité à la couvrir d'explications rassurantes. Je vois dans la frénésie des théories dites «textuelles» et autres «pratiques signifiantes» qui ont réussi à zombifier de solides tempéraments d'écrivains, une peur panique de se tromper, d'oublier quelque chose, de se faire doubler ou d'être laissé pour compte. On devait *s'acquitter* de quelque accusation tacite de manquer à une orthodoxie discoureuse. Avec comme conséquence les montages effrayants d'intelligence astucieuse où pourraient se raccorder tous les relais de l'écriture et de la pensée. J'exagère à peine. Un mot usuel (non pas innocent) et serviable comme «transparence» est devenu suspect de servir un ancien régime intellectuel et littéraire. J'aime mieux me taire au sujet du magouillage qui a rendu niaise et hagarde une notion complexe et subtile comme celle de *mimésis*. S'il ne s'agissait que de

constater une évolution culturelle et de l'inscrire au lexique, il n'y aurait aucun mal, au contraire. Mais quand la pensée, quand l'écriture se donnent pour libératrices en multipliant les interdits, c'est que le pourrissement a gagné la tête et le cœur d'êtres par ailleurs fort brillants.

Cioran, je n'en doute pas, se considère à bon escient comme un pauvre type. Ses sourires navrés ne naissent pas de la feinte. Lui aussi rêve d'«un livre léger et irrespirable, qui serait à la limite de tout, et ne s'adresserait à personne.» Mais il éprouve à chacun de ses livres ratés que l'écriture-pensée n'a pas de preuve, qu'elle n'en aura jamais. C'est pour cela que je le lis, même si souvent il m'agace ou m'exaspère; je le lis «pour la sensation de naufrage que me donne tout ce qu'il écrit». Naufrage où nous sommes perdus corps et biens, ensemble.

Mais Cioran, que je mesure mal, ne me laisse pas le quitter de sitôt. Sa modestie enjouée lui dicte un propos qu'il me destine: «On ne peut être content de soi que lorsqu'on se rappelle ces instants où, selon un mot japonais, on a perçu le *ah!* des choses!» Satané Cioran! Lui qui s'est haï dans tous les objets de ses haines, le voici penseur-écrivain sans caution aucune et qui ne s'étonne pas de lui-même mais de choses bonnes tout juste à faire des chansonnettes pour la radio. «Le spectacle de ces feuilles si empressées de tomber, j'ai beau l'observer depuis tant d'automnes, je n'en éprouve pas moins chaque fois une surprise où le *froid dans le dos* l'emporterait de loin sans l'irruption, au dernier moment, d'une allégresse dont je n'arrive pas à démêler l'origine.» Et cette fois, il s'éloigne en silence, claudicant comme un Charlot vieilli.

Soudain, je pense à quelques lignes de Clément Rosset, lues récemment: «Les astres ne parlent pas, ne nous disent rien. L'univers, tel que nous le percevons, est comme une mer de silence bordant de toutes parts un petit îlot bavard, la Terre.» Soit, bavardons un dernier coup. Ecrire et penser, c'est être, comme

l'Eros antique, celui qui va, qui va cahin-caha, pauvre et inventif, divisé puis réconcilié, encore divisé, cherchant une généalogie introuvable à sa double et même bâtardise. Mais l'espace ne s'ouvre, avec parcimonie, qu'en avant. Donc, on va, sans un regard pardessus son épaule, on se quitte, on s'arrache à la pesanteur de son identité, on va, on va, tantôt à gauche, tantôt à droite, avec ici et là des moments de stupeur quand au milieu du chemin lourdeur et légèreté s'épousent en seul envol. Alors pachyderme ailé, on s'étonne de cela qui reste rivé au-dessous de soi et qui parle pour le plaisir de choses graves et conséquentes, et l'on rit au bord de l'inespoir, on s'enfantise, on emmêle tout, les ailes et la trompe, on se dit qu'il y a de l'être dans l'air ou bien de l'air dans l'être, on ne sait plus qui ou quoi et bientôt on se retrouve perdu par terre, fourmi laborieuse, cheminot du hasard, amour trahi par sa dérision et mourant de ne jamais mourir tout à fait.

---

1. Sauf indication, toutes les citations sont extraites des ouvrages de Cioran, publiés aux Editions Gallimard.

2. La plupart des propos que je tiens dans cet article reflètent ceux de Cioran. Je crois cependant qu'il faut préciser le difficile rapport écriture/pensée en des termes et selon une perspective qui, s'ils ne dérivent pas des textes de Cioran, en sont quand même inspirés. La figure du chiasme donnerait une image assez fidèle au sujet de la concomitance qui manque à l'exercice de l'écriture et à celui de la pensée. Que celle-ci et celle-là nous adviennent au premier chef sans le concours de la volonté, il est facile de l'admettre. On ne s'applique qu'après, pour faire œuvre, pour proférer. Le processus de pensée est inverse du déroulement de l'écriture. On ne pense pas et on n'écrit pas sans aucun objet, certes, mais il apparaît plausible de considérer que la pensée afflue au langage alors que le langage reflue vers la pensée. Dans les deux cas, il y a possibilité d'un manque, d'un vide, et ce vide varie de position selon que la préforme incline d'elle-même soit au notionnel, soit au verbal. En ce sens, l'écriture et la pensée ne sont pas vraiment concomitantes. Plus: penser l'écriture et écrire la pensée ne coïncident pas si toute écriture tend à l'expulsion et si toute pensée se partage en un dedans et un dehors. Le langage conceptuel et le langage littéraire s'attirent et se repoussent dans la mesure où le dire s'impose comme un *d'abord* ou comme un *ensuite*. Sur ce sujet presque abyssal, il faudrait rédiger un gros volume qui consacrerait tout un chapitre au point nodal du chiasme, quand par chance (le désir est aveugle...) écriture et pensée se croisent, enroulent et enserrant leur langage distinct (formes virtuelles) pour produire un seul et même langage (forme réalisée). Je n'ai tenu ici qu'à expliciter la question de la concomitance que Cioran laisse dans l'ombre.